

A lire en page 10.

Nos fidèles lecteurs ont encore en mémoire l'heureux jour où la Société des Amis d'Alexandre Dumas annonça la découverte d'un récit totalement inédit de Pouchkine le grand poète qu'on ne présente plus. Tout commença par l'acquisition d'un secrétaire ayant appartenu au célèbre feuilletonniste du Port-Marly. En examinant le meuble, le conservateur du Château de Monte-Cristo découvrit, dissimulés dans le double fond d'un des tiroirs, quatre feuillets. Il s'avéra que ces pages rédigées en Français, étaient de la main même de l'écrivain russe. Pendant six mois, ce précieux document a fait l'objet d'un décryptage minutieux et de recherches approfondies.

Les professeurs des Douze Collèges de Saint-Pétersbourg, de la Sorbonne et de la Schola Genevensis ont rendu récemment leurs conclusions, devant un parterre d'éminents spécialistes du grand auteur russe et de journalistes représentant les plus emblématiques magazines littéraires du monde entier. C'est l'objet de l'article très complet à lire en pages 6, 7 et 8 de notre numéro spécial. De plus, sur une belle initiative conjointe des ministères de la culture russe, français et suisse, les acteurs du Théâtre Mariinsky donnaient une lecture publique de la nouvelle, après qu'on en eut fait une traduction... en russe ! Pour clore le colloque en beauté, deux actrices et un comédien du Palais Royal ont fait la route spécialement de Paris pour se livrer à la même émouvante prestation, cette fois en Français. Retrouvez-la dans notre podcast dont voici les références :

www.exlibris.Pouchkine-inédit.

A lire en page 10 et suite, l'intégralité du texte, annoté par nos soins; la rédaction de notre magazine a choisi d'accompagner le récit d'un petit atlas qui permettra de situer au mieux les lieux où évoluent les personnages ; personnages bien réels dont vous pourrez lire en annexe, une courte biographie agrémentée de multiples reproductions.

« La Bonbonnière de Madame de S.

Conte drôlatique écrit en Français,

par Alexandre Sergueïevitch Pouchkine.

Ceci n'est point un conte ! La formule n'est pas nouvelle.

C'est plutôt une histoire que je vais vous raconter à ma façon, une histoire dont je fus le témoin attendri et amusé. Elle date du temps heureux où mes parents hébergèrent le temps d'une année qui s'avéra lumineuse de ce fait, Madame la Baronne de Staël, l'épistolière étant venue à Russie en 1812 peu avant le commencement de notre récit.

Pour les amateurs de géographie que je sais nombreux, je planterai mon décor en France, en Normandie, dans le hameau du Tronquay à 120 verstes de Paris et à 32 verstes de Rouen. Voilà pour les lieux. Je ferai débiter mon conte en 1791, époque bien troublée dont les férus d'histoire européenne gardent un souvenir douloureux Il est temps de passer aux personnages : un sabotier, nous l'appellerons Jean-Baptiste Hédouin et sa femme Marie Anne Hayes filent à l'église de leur village, car ils conduisent au baptistère leur nouveau-né, nommé Jean-Baptiste lui aussi. Petite scène quelque peu exotique pour les orthodoxes que nous sommes, que cette cérémonie

catholique, vous me l'accorderez ! Là point d'icône, mais des statues en plâtre peint, des vases de fleurs des champs, un autel à la nappe de lin, finement brodée ! A sept ans, l'enfant fut placé comme domestique, officiant aux cuisines du Manoir des Brûlins ; ce nom sent son XVIII ième siècle d'une lieue. La mère Piquenot, doigts fins et cœur de fée, lui enseigna avec une bienveillance toute rousseauiste, l'art de choisir un fruit, de foncer une pâte, de rouler un feuilletage.

Mais en mai 1812, de sa lourde main d'airain, l'Histoire vint toquer à la porte du Manoir :

L'Empereur avait besoin d'hommes pour réaliser ses rêves de conquête. Il eut besoin de notre aide-pâtissier ; comme tant d'autres, le jeune conscrit devenu un solide gaillard de vingt ans quitta son village, dit adieu à sa famille, à son église ; dans son bagage, il emporta une image pieuse bénie par le curé, et de l'alcool distillé par son grand-père Pierre. Le flacon était serré dans un étrange étui en peau d'ours, animal qu'un lointain aïeul avait tué, disait-on, d'un seul coup de poing. Au village, on chuchotait que dans la famille on était un peu sorcier.

Suivons notre Normand devenu un numéro, le matricule 9958 sur les chemins d'Europe qu'il parcourut d'ouest en est : la France, Paris et les tours de Notre-Dame, Reims symbole d'un monde révolu, la Champagne et sa terre crayeuse, l'Alsace et ses cigognes craquetant du haut des toits pointus, l'Allemagne et ses églises rococo aux délicates couleurs pastel, la Pologne et ses arbres garnis de rubans multicolores. Il y avait aussi les moustiques, la soif, l'eau malsaine, les fièvres, les longues heures de marche, la peur des combats, la nostalgie du village laissé derrière lui... Et puis, avec sa colonne de grognards il arriva fourbu et couvert de poussière en Russie, il découvrit les coupoles dorées de ses églises, le chant des popes officiant derrière l'iconostase ; là, il reconnut à sa tunique de peau, son saint patron Jean-Baptiste l'Immergeur. Une larme ne manqua pas de couler au coin de son œil... Avec ses compagnons d'infortune, il traversa les forêts de bouleaux. Tout comme au Tronquay son village natal, en Russie aussi les feuilles d'automne prenaient de belles couleurs mordorées. Bientôt apparurent les flocons lourds et collants de notre hiver russe dont le stratège d'Eylau n'avait pas prévu la dureté légendaire ... Et ce vent mordant qui paralysait les muscles et vampirisait la pensée. Jean-Baptiste Hédouin ne vit donc pas arriver un projectile, qui avec la fulgurance de l'éclair, vint le frapper à la tête, il perdit connaissance et tomba dans la neige. Il avait été pris dans une embuscade.

Ded Moroz, le Père Gel de nos émouvants contes russes, l'enveloppa de son manteau de glace pendant que Snégourotchka, sa fille recouvrait son corps de son voile de neige. Il disparut à la vue de tous. Il disparut du même coup du registre de l'état-major, à Paris, un employé de bureau nota que le matricule 9958 était « *présumé prisonnier décembre 1812.* » Ce secrétaire se trompait. Voyez plutôt ...

Notre héros reprit connaissance sous le regard bienveillant de Marie et de l'Enfant Divin. Etait-il au Paradis ? Une vieille femme lui donna bien vite un bouillon chaud. Etait-ce un piège de l'ennemi ? Au bout du lit, se tenaient une grande dame aux cheveux noirs finement bouclés, au teint hâlé et une autre dame, blonde celle-là au regard clair, doux et compatissant. Deux paires d'yeux, l'une d'ébène, l'autre couleur d'azur le fixaient avec curiosité. La belle hôtesse brune était ma mère, la Barynia propriétaire dans les alentours de Pétersbourg, d'un domaine, vaste et paisible, devenu le

funeste tombeau de milliers de soldats. La douce dame aux cheveux d'or était la célèbre baronne de Staël, âgée à l'époque de 46 ans, notre invitée. Toutes deux s'adressèrent à lui dans un Français parfait.

« Enfin réveillé, soldat ? dit ma mère avec énergie.

– Mon ami ? Nous entendez-vous ? Parlez-vous notre langue ? » demanda Madame de Staël avec gentillesse.

Notre chère hôte, amie de longue date, dont la France était la seconde patrie n'était pas sans savoir que les dialectes et les patois y étaient encore très répandus et que bien souvent dans le royaume devenu république, puis empire, ils prévalaient sur la langue de Corneille et de Voltaire.

Le soldat blessé reprenait peu à peu ses esprits ; mais l'icône scintillante, le bouillon revigorant, les paroles exprimées en Français, les belles dames tout cela s'entrechoquait dans sa tête.

« Notre bon Guillaume, notre précepteur vous a aperçu gisant dans la neige. Remerciez aussi votre flacon d'alcool, il vous a sauvé la vie : la balle a ricoché sur l'étui ! Un bien curieux objet en vérité, n'est-ce pas Germaine ? ! Je parierais que vous n'avez rien vu de pareil au cours de vos pérégrinations à travers l'Europe !

– Assurément Nadejda Ossipovna ! Et pourtant j'ai traversé tant de pays ! »

Que signifiait le mot pérégrinations ? Hédouin n'en avait aucune idée !

« La commotion ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Je vous laisse aux bons soins de Kalina notre servante. Mon fils Alexandre viendra vous rendre visite à son retour du lycée. Il parlera avec vous, cela lui fera réviser son Français. Vous l'adorerez : c'est un adolescent tellement romantique ! »

Que voulait dire « romantique » ? L'infortuné soldat l'ignorait !

Au fil des jours, Madame de Staël prit en affection ce Français du même âge que son fils Auguste-Louis. Elle eut pitié de ce malheureux jeune homme que le caprice d'un empereur avait amené ici en Russie, et que la guerre et ses malheurs avaient laissé pour mort, seul, dans la neige. La femme de lettres avait connu et connaissait encore la dureté de l'exil, l'angoisse de l'errance ; elle s'occupa du soldat déraciné. N'étaient-ils pas chacun à leur façon des victimes du vainqueur de Wagram ?

Elle restait à son chevet de longues heures. J'assistais le plus possible à ces entretiens menés *sans façon* comme on dit à Paris. Avec une simplicité toute rustique, il racontait sa vie au village, son placement au Manoir des Brûlins, l'agitation des cuisines lors des fêtes données par les châtelains. La femme de lettres pourtant familière des salons des grandes capitales, l'écoutait avec émotion. Je lisais dans le regard du convalescent, l'incompréhension la plus totale quant au fait que Madame de Staël si cultivée et si délicate, une dame de la ville en somme, pût s'intéresser à ces évocations de la vie paysanne. Je lui expliquai que les écrivains d'Europe plaçaient au dessus de tout, l'authenticité de la campagne, la beauté des reliefs accidentés, la solitude des ruines. Mon interlocuteur roulait alors de gros yeux étonnés à l'idée que le travail dont il connaissait la rudesse, pût avoir un charme quelconque !

A ma demande, le soldat s'était fait conteur. Le garçon s'avérait être un bavard invétéré ! Ma mère et la Baronne se joignaient souvent à moi lors de ces veillées improvisées. La culture française riche et

belle nous unissait ; même si la langue que nous entendions là était certes bien éloignée de celle que nous avions apprise dans les livres et auprès de nos précepteurs, et c'est ce qui en faisait la saveur du reste, nous écoutions, captivés, les aventures d'un poisson merveilleux qui récompensait la bonté et punissait l'ingratitude, l'énergie d'un coq d'or devenu gardien, le récit cocasse de trois fileuses, d'un moustique et d'un écureuil !

Notre protégé aurait bien aimé savoir pourquoi un tout jeune seigneur russe se passionnait tant pour les histoires souvent inquiétantes d'esprits et d'animaux magiques venus de l'autre bout du continent. Je détournai la question car ça, c'était mon petit secret ! Comme à l'issue de ces soirées, je consignais la trame de ces récits sous forme de notes, les lettres tracées sur la couverture de mon cahier d'écolier

МОИ СКАЗКИ

n'étaient pas sans intriguer notre apprenti conteur. Il n'aurait du reste pas été davantage renseigné si j'avais écrit dans sa langue : *Mes contes*. Jean-Baptiste Hédouin était analphabète. Si aucun des régimes qui s'étaient succédé en France n'avait cru bon de l'envoyer sur les bancs de l'école, la conscription et son funeste cortège de malheurs, elle, ne l'avait pas oublié. Le jeune homme n'en ressentait aucune amertume et ne semblait animé d'aucune rancœur, il n'avait d'ailleurs aucune opinion politique. C'est ce qu'avait découvert au fil des conversations, la Baronne de Staël qui s'était quant à elle bien gardée d'évoquer les liens de parenté qui l'unissaient au ministre d'ancien régime Necker, son père. Sa vie d'exilée lui avait appris à ne pas trop en dire. La discrétion était une condition indispensable à sa survie dans ces époques troublées.

Une amitié était née entre nous : l'épistolière suisse rayonnant dans toutes les cours d'Europe, le jeune cuisinier normand rescapé d'un conflit dont les intérêts politiques le dépassaient, et moi l'intrépide rejeton de la non moins intrépide Barynia. Le soldat Hédouin se risqua un jour à demander à notre Genevoise pourquoi notre couleur de peau était si sombre et nos cheveux, si frisés. Que j'aie pour ancêtre un esclave africain dont le parrain avait été le tsar de Russie lui-même, l'avait laissé sans voix ! Jean-Baptiste Hédouin réfléchissait. Quels étaient-ils ses ancêtres ? De pauvres gens de village, esclaves à leur manière aussi, des rois et des seigneurs.

Quand ma mère proposa au convalescent de s'installer au château, il ne fut pas long à peser le pour et le contre avec le bon sens normand qui semblait caractériser les gens de sa race : il lui était impossible de regagner son pays ; au domaine de la brune Barynia, il était bien traité, il était reconnaissant des bons soins qu'on lui avait prodigués : alors autant rester. Oui... Tout naturellement, il officia aux cuisines. Pour nous tous au domaine, il était devenu *le Français* ! Sous les doigts du *Français*, sortaient de véritables merveilles gastronomiques dignes d'un Bailly ou d'un Carême: des douillons aux poires, des mirlitons de Rouen, le biscuit des Andelys. Disposés sur la nappe immaculée, le gâteau battu, les roulettes, le chemineau de Rouen, le carré aux pommes, les croustillons faisaient la joie des invités souvent nombreux réunis dans la datcha de mes parents ! Pour nous parfaits francophones, le nom de ces pâtisseries étaient aussi savoureux que les pâtisseries elles-mêmes !

Un jour, un jour bien triste pour la maisonnée, Madame de Staël repartit pour la France d'où elle

devait embarquer ensuite pour l' Angleterre car diverses affaires importantes l'y attendaient. Elle avait quitté la Russie avec regret. Au domaine, son départ laissait un grand vide.

L'ottomane où elle avait coutume de prendre place pour nous conter mille souvenirs de voyage n'était occupée que par le petit bichon qu'elle nous avait laissé en pension. Mais il n'y avait pas une semaine sans que nous n'ayons des nouvelles de notre chère baronne. Notre aide-pâtissier n'était pas oublié : quoiqu'il ne sût pas lire, notre bonne amie avait toujours quelques mots à son attention. Toutes ces lettres, véritables trésors de délicatesse et d'intelligence sont conservées dans le bonheur du jour de ma mère, à la maison d'été. C'est toujours avec une grande émotion empreinte de nostalgie que je les relis.

Le vent d'automne commençait à s'inviter lors des soirées que nous passions dans la véranda autour d'une tasse de thé, le carré de soie désormais sur les épaules des dames, la couverture étendue sur les jambes des messieurs. Pour le dimanche, ma mère commanda alors aux cuisines un dessert chaud. Notre bon Hédouin réfléchit. Par l'esprit, il s'en fut au manoir des Brûlins, il vit la Mère Piquenot comme dans un rêve, derrière ses fourneaux, surveillant l'ébullition du lait, corrigeant la cuisson d'un caramel. Qu'aurait proposé la brave vieille ? Le regard du pâtissier se posa sur l'étui en peau d'ours contenant toujours la bouteille du grand-père. Le lait, le caramel, l'eau-de-vie ... Alors, comme une évidence : la teurgoule ! Dans une large terrine, *en un tour de main*, il nappa de bon lait onctueux, le riz blanc mêlé au sucre roux. Il ajouta une goutte de la fameuse eau-de-vie. Une autre goutte, imperceptible, au léger goût de sel celle-là, apporta à la préparation la touche finale : le soldat blessé, abandonné, recueilli avait versé une larme, une larme de nostalgie en pensant à ses proches et à « son petit pays » qu'il ne reverrait plus.

Je parle de touche finale, mais je vais assurément un peu vite en besogne, pardonnez-moi !

Lisez plutôt !

Après cinq heures de cuisson, lorsque la souple surface bosselée eut pris une belle couleur caramel, il sortit la terrine du four. Le plat brûlant fut disposé, sans plus de cérémonie, comme jadis au Tronquay, au centre de la table. L'assistance en demanda la composition au cuisinier.

«Riz, lait, sucre et... un ingrédient secret dont la Barynia aura l'obligeance de ne pas me demander de dévoiler le nom...

– Ta bouteille porte-bonheur ?

– Oui Barynia! répondit *le Français* dans un souffle.

– Et comment s'appelle ce plat, exquis en vérité ?

– La teurgoule, Barynia, parce que je n'ose...

– Parle !

– C'est si brûlant qu'on se *tord la goule* en la mangeant ! Et le cuisinier accompagna ses explications de mimiques amusantes, faisant aller de droite et de gauche sa mâchoire inférieure !

– Savoureuse expression du terroir, à l'image de cette recette ! » dit ma mère.

Inutile de vous préciser que les convives se régalerent et des mimiques et du dessert !

Un an et demi passa. Madame de Staël annonça son retour après son séjour à Paris, Londres et Genève. Ma mère ordonna alors qu'un grand ménage fût aussitôt entrepris et ainsi qu'un grand festin fût élaboré, pour recevoir avec faste Madame de Staël ; ma mère avait fait mettre *les petits plats dans les grands*. N'est-ce pas que l'expression est charmante ? Le garde-manger fut copieusement rempli sur les instructions du *Français* devenu sur les entrefaits, maître-cuisinier. Une promotion qu'il devait à son habileté et à ses talents sans pareil. Il avait hâte lui aussi de retrouver celle qu'il appelait sa bienfaitrice. Ils avaient tant de choses à dire et à entendre !

Le *Français*, c'était, étrange coïncidence vous l'avouerez, le surnom que m'avaient donné mes camarades de lycée, tant mon amour de ce pays était profond!

Revenons à notre récit ! Le hasard voulut que je fusse justement en congé au domaine pour de courtes vacances. Je parcourus les prés et les bois de la propriété familiale, participant à deux chasses avec mon père et mon oncle. Nous attendions la Baronne avec impatience et nous nous occupions pour *tuer le temps* comme disent les Français!

Et l'auteur de Corinne arriva au domaine !

Les lecteurs qui connaissent la joie d'avoir de vrais amis, et ils sont nombreux, se figureront sans peine la chaleur de nos retrouvailles.

Les malles de notre grande amie renfermaient des montagnes de cadeaux. Personne n'avait été oublié, chacun d'entre nous avait son petit présent, qui révélait l'extrême soin avec lequel Madame de Staël avait choisi chacun d'entre eux. Ainsi, un somptueux service à chocolat Wedgwood avait comblé de bonheur ma mère, grande collectionneuse de vaisselle. La vieille Kalina qu'elle reçut une boîte de thé anglais ; Madame de Staël nous apprit alors que les Britanniques avaient pour étonnante coutume d'agrémenter leur boisson favorite d'un nuage (?) de lait. Le *Français*, quant à lui, avait reçu un joli paquet emballé dans un papier doré, garni d'un ruban soyeux. Paquet qu'il emporta bien vite dans sa chambre.

Quant à moi, le lecteur me pardonnera de me mettre en avant, mais le choix du cadeau qui m'était destiné révélait une fois de plus, la grandeur d'âme et la délicatesse de notre amie genevoise.

Je reçus un livre, un simple livre, qui trône toujours en bonne place dans ma bibliothèque à Moscou. Le bibliophile comprendra sans peine que je le considère avec vénération.

En effet Madame de Staël s'était procuré à Paris, un exemplaire d'*Antony*, la toute nouvelle pièce d'Alexandre Dumas. Cette œuvre révolutionnaire avait semé le trouble à Paris dans les rangs des adeptes de l'art dramatique. La Baronne connaissait l'admiration que je vouais, quoique je ne l'eusse jamais rencontré, à ce beau et jeune dramaturge plein d'avenir, issu comme moi d'une double origine. Quelle ne fut ma surprise lorsqu'en feuilletant l'ouvrage, je lus ces quelques mots tracés d'un trait de plume plein d'audace :

A Alexandre, amateur de contes drôlatiques

Son bien dévoué et bien respectueux serviteur

Un autre Alexandre, nommé Dumas, celui-là. Paris 18...

Les yeux baignés de larmes, je baisai mille fois le livre et mille autres fois les mains de la Baronne. J'insistai pour qu'elle joignît quelques mots à la dédicace de celui qui deviendrait un jour mon ami. A l'issue du repas, les convives passèrent sous les cerisiers pour prendre le dessert. Une teurgoule au caramel trônait sur la desserte installée en bout de table. Le béret blanc sur la tête comme dans les meilleurs restaurants parisiens, le chef Hédouin remplit les assiettes à l'aide d'une petite louche d'argent. Chacun goûta sa part de riz brûlant. Madame de Staël s'adressa alors au *Français*.

« Me permets-tu cher Jean-Baptiste d'apporter une touche personnelle à ce succulent dessert ? »

Le Normand s'inclina, rouge de confusion.

« Il me faut la bonbonnière que je t'ai rapportée de Suisse. »

Le cuisinier revint avec la boîte au joli ruban. Madame de Staël saisit délicatement un *pavé de Genève*, qu'elle déposa sur la préparation au riz encore brûlant; la bouchée fondit aussitôt, mêlant joliment les deux couleurs de l'onctueux chocolat suisse qui la composait.

Ainsi connaissez-vous maintenant, cher lecteur, l'origine de notre étonnant dessert de Pétersbourg:
la Teurgoule à la Genevoise.

*A Alexandre Dumas,
pour son Dictionnaire de Cuisine.
Un autre Alexandre, celui des steppes celui-là.
Moscou 1836. »*